

Le trait-croche

Stéphanie Barahona and Marilou Craft

Number 170, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96423ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Barahona, S. & Craft, M. (2021). Le trait-croche. *Moebius*, (170), 9–13.

de trait-croche

L'élan était simple. Du moins, il nous semblait l'être. Nous souhaitions divertir, au sens de détournement autant que de distraction. Avec, au surplus, la prétention de dévier quelque peu les tracés répétés vers la publication. Le numéro d'une honorable revue littéraire nous était confié, il semblait opportun de mobiliser les tordu-es et les timides de la création en les conviant aux festivités de l'écriture décomplexée, sur la brosse. Ce sont les textes, bien sûr, que nous souhaitions voir éméchés. Au fond, peut-être souhaitions-nous y lire ce que nous ressentions. Une soif de rire et un verre de joie.

La citation-thème, tirée de la pièce de théâtre d'été *J'ai perdu mon mari* de Catherine Léger, avait l'audace d'être amusante, sans flafla et d'une gaieté péremptoire. Aimer le monde sur la brosse, pour nous, c'est avoir de l'indulgence pour le laisser-aller et l'envie du laisser-faire. Hors de son éclairage guilleret, on lit aussi dans ces mots l'expression d'une fatalité : pour arriver à survivre dans un monde à l'envers, il faudra apprendre à l'aimer. Non dans l'idée de s'y adapter, comme sous la férule néolibérale, mais dans celle de le réagencer pour le rendre vivable, voire – nous l'espérons – vivifiant.

Certain-es se sont prêtés-es à l'exercice en prenant des brosses (figurativement, parfois littéralement) pour repousser la suite ou pour mieux l'affronter. Sans prêcher

ni pourfendre la substance de l'alcool, nous encourageons sans retenue un rapport croche à l'écriture, un refus de marcher droit et de plaire aux convives. Il ne s'agit pas de faire original à tout prix, mais d'écrire pour le moment d'écriture, de la même façon que nous espérons de l'alcool une expérience de désinhibition spontanée.

Les textes choisis pour ce numéro ont répondu à notre appel autant qu'à nos ambitions souterraines. Chacune des propositions fait honneur, à sa façon, à l'ambiance d'étrangeté familière que l'ébriété sait conférer à toute chose.

En première position, Céline Huyghebaert, avec des phrases pleines de rires en volutes ponctués de doutes, révèle le pire et le meilleur des relations amicales et amoureuses, soit les craintes non avouées et les désirs inassouvis, dissipés dans la légèreté des vapes d'alcool. Un texte comme la jeunesse qui s'écoule, particulièrement indicible, lors de certaines soirées providentielles.

Robin Cauche s'impose ensuite dans un texte au ton et à la forme *presque* essayistiques, alors qu'on assiste au déploiement calme et précis d'un traumatisme fondateur. Le rapiéçage de souvenirs éparpillés, jamais entièrement crus, mais pris pour leur vérité affective, dépose en nous cette sensation que laisse la prégnance d'un rêve.

Acharnée, la poésie de Raphaëlle Auer virevolte en une suite aérienne, sensorielle, qui esquisse la bête tout en voletant autour. Les non-dits tapis dans ce texte se manifestent par la force incisive des vers qui semblent pourchasser les vertiges d'une fièvre dévorante.

Kevin Ménard s'invite avec un texte à la poigne frondeuse. Dans l'espace liminal entre irrévérence et parabole apparaît quelque chose de machinal, mécanique et compulsif, une

présence aussi effrayante qu'envoûtante qui rend la lecture juste assez anxiogène pour aviver une soif primale.

C'est à point nommé que Mimi Lebuffe et Simon Brown tranchent ce numéro avec une proposition-ovni qui transmet aussi bien la fébrilité éthylique que l'éther qu'elle peut faire apparaître. À la frontière des sens surgit l'éructation même d'une pensée ancestrale dans ce texte littéralement curieux, rempli d'au-delà.

La proposition de Rachel Arsenault réussit l'entrelacs du sociologique et du mystique en misant sur l'argument évangélique pour traiter de l'absurdité de la logique utilitariste. Entre le très grave et le très drôle, elle refuse l'illusion salutaire du travail, la posant comme une forme de fanatisme plus proche de la pulsion de mort que de la liberté.

Ici intervient la rubrique du fonds *Mœbius*, un poème de Tania Langlais tiré du numéro 98 paru en 2003, mais retravaillé pour l'occasion. Un texte plein du drame de l'amour et de l'enfance, toujours entrelacés, enfermés dans ses rubans, servis sur sa nappe. Un poème comme une liqueur de fruits qui menace de tacher.

S'ensuit une nouvelle d'Éric Berthiaume, une danse gracieuse entre la beauté et la cruauté du passage du temps racontée par des souvenirs en kaléidoscope. La vitesse de la vie comme la lenteur du corps vieilli sont évoquées simultanément dans ce texte à la mécanique aussi chaleureuse et inquiétante qu'une boîte à musique.

Dans son sillage, Tom Morro propose lui aussi un texte synesthète à sa façon, en écrivant les dessins que racontent nos vies. Une proposition sensible qui schématise admirablement les relations que nous essayons de gribouiller, nos tentatives répétées de simplifier leur profondeur avec des traits et des couleurs couchés sur papier.

La suite poétique offerte par Gabrielle Vigneault-Gendron trace un portrait doux-amer qui nous échappe à mesure qu'il apparaît. La persistance rassurante du familier s'y superpose aux affres de la répétition d'une perte, au fil de vers qui s'allongent et s'écourtent comme des mains qui se tendent et des pas qui glissent.

Alegría Gobeil évoque les beaux jours de l'épistolaire pour mieux brouiller l'écart entre l'histoire dite et l'expérience vécue, le personnage et le sujet, l'ambiguïté assumée entre une chose et son envers, les écrits d'Ingeborg Bachmann et ceux de la personne qui les lit. Dans ses extraits de lettres, l'alcool devient la substance du glissement contrôlé, un espace où jouer sans perdre pied.

Loréna Bur se joint à la danse avec une poésie glorieuse de matin férié, une occasion de convoquer le monde naturel, animal et végétal qui s'impose à l'heure de dire l'exil. Racontant les passages de la lumière entre l'ici et le là-bas, l'écart qui se creuse entre les imaginaires de l'enfance à l'âge adulte, sa capsule est une école des rêves.

Le texte de Mélodie Nelson clôt la section thématique avec une dernière valse éméchée, comme en écho aux vacillements de la toute première. D'un regard voyeur, on assiste aux ultimes soubresauts d'une nostalgie en érection, aussi précaire que vitale. Sous la pisse, le foutre et la vodka pure se terre une tendresse qui jure avec la lourdeur d'un temps incertain, tout en préservant son souvenir.

Dans son texte aux accents sarrautiens, l'autrice en résidence Ouanessa Younsi dépeint le délire du monde avec assurance, en présentant un dialogue où le sujet et l'objet psychiatrique se confondent. En fouillant les souterrains de la conscience, ce texte ausculte le vide – la perte de sens, les personnages performés, les fils coupés vers le Soi, la

dissociation, les douleurs tuées, le silence de la mère – pour le saisir par ses aspérités.

Les rubriques « Penser la création » et « Lettre à un·e écrivain·e vivant·e » sont respectivement assurées par Dimani Mathieu Cassendo, bédéiste autodidacte, et Anne Archet, autrice anarchiste sous pseudonyme. Nous ne sommes pas peu fières de ce doublé radical d'artistes qui parviennent à s'imposer dans le milieu littéraire malgré des feuilles de route divergentes et explosives. La lettre à – plutôt que par – Anne Archet n'est rien de moins qu'une adresse de l'écrivaine vivante au personnage mythifié qu'incarne son pseudonyme, sans corps mais à la cuirasse impénétrable. Une lettre que la guerrière fantôme adresse à son armure. Quant à la réflexion de Dimani Mathieu Cassendo, d'une générosité tout aussi franche, elle forme un manifeste pour le travail de tranchées effectué en périphérie des institutions. En suivant son cours jusqu'aux souterrains, nous découvrons (si nous ne le savions déjà dans nos corps) que nos forteresses prennent racine dans le labeur des voix endiguées. Ensemble, ces deux textes exhortent à une décentralisation des discours et nous rappellent que toute culture dominante est d'abord structure : maintenue en place par des gestes complices, mais démontable si l'on prête main-forte aux courants afférents.

Nous venons de vous proposer un ordre de lecture qui nous semble faire sens. Sachez que nos recommandations ne sont pas sanitaires et que l'on peut les défier sans conséquence. En vérité, tout ce qui nous importe est que vous trouviez un peu de plaisir en ce bas monde sur la brosse, à défaut d'un sens.

Que la joie soit avec vous,

Stéphanie Barahona et Marilou Craft

Membres du comité de rédaction